

Ridvan

Dibra

Le Petit Bala
La légende de la
solitude

Extrait

1

**Bala est toujours seul.
Même si la solitude ne lui plaît pas.
Il a tout juste dix-huit ans.**

Souvent, il se terre derrière la Grande pierre noire, une pierre presque aussi haute que sa maison. Les anciens du village jurent «qu'elle est tombée du ciel». C'est là que se cache Bala. De là, il observe comment les jeunes de son âge font des cabrioles parmi les herbes folles de la prairie de l'Œil bleu. Tout le monde l'appelle «la prairie de l'Œil bleu». Au beau milieu, se trouve un petit étang aux eaux bleues transparentes. En grimpant de n'importe où, par exemple au sommet du mont Egoboka, et en regardant tout en bas – ce que Bala a fait des milliers de fois –, la prairie ressemble comme deux gouttes d'eau à un œil immense avec les pins à la place des cils et l'étang à la place de l'iris. Ou, du moins, c'est ce à quoi elle lui fait penser.

Bala se sent en sécurité en haut de son perchoir car la Grande pierre noire a mauvaise réputation et personne ne se risque à l'approcher. Les filles mises à part qui, au grand étonnement de Bala, viennent souvent aux abords de la pierre sans se soucier justement de sa «mauvaise réputation». Ou bien justement à cause d'elle. Qui peut comprendre les filles! Quand elles s'approchent de la Grande pierre noire, Bala disparaît dans la forêt derrière lui.

Les jeunes de son âge inventent toutes sortes de jeux dans cette prairie. Ils s'interpellent et hurlent à tue-tête. Ils chantent. Ils rient. Ils s'insultent à qui mieux mieux et se bagarrent. Ils courent en tous sens comme s'ils étaient déchaînés. Ils se poursuivent et jouent à s'attraper. Ils s'empoignent à bras le corps et roulent dans les herbes. Parfois, ils se regroupent à trois ou quatre ou bien forment deux équipes. À d'autres moments, ils se rassemblent tous en un seul cercle. Ils se prennent par la main et tournent en rond. À la fin de chaque tour, ils s'immobilisent accroupis sans plus bouger. Après quelques dizaines de secondes, ils se remettent debout et poussent tous ensemble un grand cri. Comme s'ils venaient d'être piqués par un taon ou par un serpent. Ça ressemble à des jeux nouveaux et étonnants qui n'existaient pas il y a seulement dix ans. À l'époque où Bala pouvait encore jouer avec les garçons de son âge. Ou bien certains y jouaient déjà, mais ils étaient alors bien plus grands que lui.

« Chaque tranche d'âge a ses propres jeux », déclare Bala en s'adressant à la Grande pierre noire, son unique amie depuis dix ans.

« Pas seulement chaque âge, mais chaque époque aussi », répond son amie.

C'est quasiment la même chose pour Bala. De toute façon, il ne comprend pas le sens de ces jeux « nouveaux et étonnants » qu'il a sous ses yeux. Ou plus exactement, devant un seul œil (celui de gauche). Parce que l'autre, par mesure de sécurité, il le garde fermé, caché derrière la Grande pierre noire. Non. Pour sûr qu'il ne comprend rien du tout, Bala, même s'il se creuse longtemps la tête. C'est la faute à la distance : de là où il se trouve caché, jusqu'à la prairie

où jouent avec fougue les jeunes de son âge, il faut bien compter cent pas.

«Oui, c'est la faute à tout cet espace», répète Bala à la Grande pierre noire.

La pierre ne répond pas. Ça ne fait rien s'il ne pense pas comme son amie. Au début, Bala en est contrarié. Mais en laissant passer un peu de temps, et en étant honnête avec lui-même, il convient que la faute n'en revient pas à l'éloignement. Elle se cache ailleurs, la faute : comment comprendre quoi que ce soit à des jeux auxquels il n'a jamais joué? D'autant plus que, à cette distance, il arrive bien à distinguer ses anciens compagnons et à faire la différence entre les garçons et les filles.

Les filles! Sans même s'approcher tout près de la prairie, Bala sent déjà leur présence dans l'air. Incomparable à toute autre odeur. Même avec celles qui jaillissent du sol. Même avec celles qui ruissellent du ciel. Une odeur de fille, quoi! Il arrive souvent que, deux par deux, après s'être baignées dans l'étang au milieu de la prairie, elles s'approchent de la Grande pierre noire. Entre temps, Bala s'est réfugié comme une ombre dans la forêt qui s'étend derrière lui. Après avoir choisi un grand arbre, il se cache derrière son tronc. Au loin, les filles rient. Elles rient et se taquinent les unes avec les autres. Ensuite, elles se dénudent entièrement et étendent leurs vêtements sur la Grande pierre noire.

C'est alors que Bala, après des jours sans vie et sans joie exubérante, baisse ses pantalons et se caresse de la main.

Le tronc foncé du pin bave.

Comme si un énorme escargot venait de passer.



**Bala tente de rompre avec la solitude.
Comme on brise une cloche de verre.
Où il se trouve malgré lui.**

Autrefois, c'était il y a moins d'un an. Après avoir caressé les parois de la Grande pierre noire – convaincu qu'il n'aurait plus besoin de son amitié –, Bala avait osé s'avancer vers les jeunes de son âge. C'était un jour traître de printemps. Un jour où la solitude le faisait souffrir plus que jamais : plein de cris un peu partout, de parfums enivrants et de chants d'oiseaux. Un jour fait pour pardonner et se réconcilier. Même si Bala ne comprenait toujours pas pourquoi il devait demander pardon. Il ne se souvenait pas d'avoir fait du mal à qui que ce soit. Il était encore à un âge où l'on croit que les autres pensent la même chose que vous. C'est avec cette idée qu'il s'était éloigné de la Grande pierre noire.

– « Bonne chance ! » lui avait souhaité l'Amie minérale tout en noir.

– « Je ne veux plus jamais te revoir ! » lui avait répondu Bala comme une imprécation.

Et il s'était avancé, empli de crainte, vers le tapis vert de la prairie. Tout au bord à petits pas irréguliers. On aurait dit qu'il marchait sur un sol miné, semé d'embûches. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas approché d'êtres humains. Seulement de la Grande

pierre noire, des arbres et des animaux sauvages de la forêt. Les êtres humains semblaient différents. En tout. Même ceux de son âge, même ceux de la génération de sa propre mère. C'est pourquoi Bala tremblait. Il maudissait le destin de n'avoir personne à ses côtés. Son père, surtout, ou l'institutrice du cours préparatoire. Et même la Grande pierre noire. Juste pour entendre une parole. Pour être encouragé dans ce qu'il s'apprêtait à faire.

Juste pour faire les dix premiers pas. Après il aurait suffisamment de confiance en lui pour avancer. Tout à coup, on aurait dit qu'elle se trouvait là, à ses côtés, en une seule bouffée il l'avait avalée, en même temps que l'air qui entrait dans ses poumons. Après cette « rasade », les pas de Bala étaient devenus plus grands et plus assurés, comme s'il marchait dans la cour de sa maison ou dans la forêt au bord de la prairie. Même si un sentiment de panique l'enveloppait encore comme la brume du matin. Et alors ! Même ce léger brouillard se désagrègerait dès que le soleil percerait. Il allait rencontrer des jeunes de son âge qui deviendraient ses amis.

Les filles s'aperçurent les premières de sa présence. De très loin, elles le saluèrent avec des cris de joie et l'invitèrent à se joindre à elles.

Ce fut différent avec les garçons. Ils restèrent silencieux jusqu'à ce que Bala soit près d'eux pour hurler d'une seule voix :

« Voilà le bâtard ! »

« Voilà le chien ! »

« Voilà le salaud ! »

« Voilà le ... »

La vue de Bala se trouble et il a du mal à avaler sa salive comme s'il était pris d'un haut-le-cœur.

Sans réfléchir plus longtemps, il serre les poings et se précipite en hurlant en direction des voix. Le regard voilé, il donne des coups à tout va. À droite, à gauche. Des poings et des pieds. Sans s'arrêter. Jusqu'à ce qu'il reçoive un fort coup sur la nuque. Et un autre dans le visage. Et encore un autre à la gorge. Et encore un autre sous l'œil gauche. Et encore un autre sur le nez. Et encore un autre. Et un autre. Et encore... Et Bala s'effondre à terre, dans la prairie, sur l'herbe tendre humidifiée par la rosée du matin. C'est alors au tour des coups de pied. Dans tous les sens : dans les côtes, le dos, la poitrine. Bala met ses mains sur sa tête et se recroqueville sur lui-même. Comme un hérisson. Bizarrement, il n'a plus mal. Même s'il entend le claquement des coups portés. Seulement leur bruit mat. Comme s'ils pleuvaient sur quelqu'un d'autre, un corps étranger. Maintenant il n'a qu'une seule envie : fermer les yeux et dormir. Et il s'endort. Enfin, c'est ce qu'il croit.

Quand il reprend connaissance, il ne voit rien autour de lui. Seulement une fille qui se sauve en courant dès qu'il soulève la tête. Bala la voit à travers un voile. Et d'un seul œil.

Avec l'autre il ne voit rien. Les cheveux de la fille flottent au vent. Peut-être est-ce son ancienne camarade de classe. Peut-être... Il se redresse difficilement sur ses coudes. Un foulard mouillé glisse de son visage et tombe sur ses jambes. Bala se souvient de la fille et la douleur se fait plus forte. Il essaie d'émettre un son pour appeler mais il n'y parvient pas. Le foulard est encore humide. Il est bordé de fleurs brodées. Au milieu, toujours brodé, un nom : MARIA. C'est le prénom de sa camarade de classe d'autrefois. Bala

a mal partout mais il arrive malgré tout à se mettre debout. Le soleil tombe maintenant à pic sur sa tête.

Bala se met en marche.

Où aller si ce n'est jusque chez lui ?

Avant d'avoir fait dix pas, il sent un flot de larmes chaudes et amères inonder son visage.

**Bala est de nouveau seul.
Comme toujours.
Ou, plus exactement, comme ces dix
dernières années.**

Parce que, avant, il avait beaucoup d'amis. Comme tous les autres. Comme eux, et comme pratiquement tous les enfants de son âge, il avait aussi un père. Bala se souvient de ses camarades. Il peut les nommer un à un comme s'ils s'étaient quittés la veille. Même s'il s'était efforcé de les chasser de sa mémoire sans savoir que ce genre d'effort amenait toujours au résultat contraire. Bala se souvient non seulement de tous les noms de ses amis mais encore de plein d'autres choses. La couleur de leurs yeux et de leurs cheveux, par exemple, parce que, autrefois, il a dessiné sans exception leur portrait. Avec ses crayons de couleur dans son cahier de dessin. Tous y sont passés: l'un après l'autre. Même les filles qui avaient presque toujours des critiques à faire sur leurs cous trop épais ou sur leurs yeux de travers.

(Sur le dessin, bien sûr).

En plus de ses camarades, Bala essaie de se souvenir aussi de son père. Comme si cela ne faisait pas plus d'un an qu'ils étaient séparés. Alors que dix ans ont passé. Mais à la différence de ses amis, il ne s'en rappelle pas du tout. Même s'il a cherché à s'en souvenir avec

le plus de détails et le plus longtemps possible. Sans comprendre que tous ses efforts aboutissaient toujours au résultat inverse. Aussi, pour exorciser les souvenirs du passé, Bala a-t-il besoin de revenir de temps en temps aux objets, aux faits, aux preuves matérielles comme, par exemple :

les photographies, sur lesquelles ils sont ensemble, sans pour autant qu'ils se ressemblent comme un père et son fils ! Lui, son père, toujours morose et triste (avec sa peine indéchiffrable) et Bala toujours souriant et heureux (avec son bonheur simple) ;

les flûtes que fabriquait son père avec maestria quand Bala avait tout juste commencé à apprendre à en jouer ;

les figurines en bois que son père sculptait d'une main de maître et qui servaient à Bala de modèles pour ses nombreux dessins ;

et plein d'autres choses du même genre.

Mais d'autres choses avaient uni encore plus solidement Bala à son père. Avant tout et surtout : le dessin. Son immense et ancienne passion. Dès qu'il avait terminé un croquis, Bala le montrait à son père et à personne avant lui. Pas même à sa meilleure amie en classe. Si le dessin lui avait plu, alors les autres pouvaient le voir mais plus tard. Ses copains, sa mère, ses instituteurs. Mais les dessins de Bala plaisaient toujours à son père. Même quand il lui faisait une remarque, ça ressemblait plutôt à un compliment.

« Magnifique ! Même si le cou aurait pu être un peu plus fin... »

« Les couleurs sont parfaites ! Même si le vert pourrait être un peu plus doux... »

Avec son père il partageait aussi les jeux. De toutes
les sortes et partout :
dans tous les coins et recoins de la maison ;
dans les herbes hautes de la cour avant qu'elles ne
soient fauchées ;
autour des nombreux arbres du verger ;
dans les prés et la Forêt des Alpages...

Et Bala n'en est jamais certain.
Son père était quoi avant tout pour lui :
un père ou un copain ?